

BULLETIN INTERNATIONAL DU SURREALISME REVOLUTIONNAIRE



ORGANE DU BUREAU INTERNATIONAL DU SURREALISME REVOLUTIONNAIRE
CHRISTIAN DOTREMONT, secrétaire général — 32, RUE DES EPERONNIERS, BRUXELLES

NOTRE CONFERENCE

LE PAS GAGNÉ

Prenons garde, écrivait Maurice Nadeau dans *La Revue Internationale*, prenons garde, le surréalisme-révolutionnaire pourrait bien servir la Belgique, et de France, reprendre en main les positions du surréalisme, devenir international. C'est fait.

Les groupes à tous points de vue les plus importants ont trouvé une base commune d'action. Ils seront six ou sept dans quelques mois. Maurice Nadeau devra dorénavant nous traiter de bécasses, qui nous traitait de bécassons.

Bourgoignie me disait qu'il avait été ému par l'importance historique de la Conférence. Nous l'avons tous été.

C'est qu'aucun manifeste ne pouvait être aussi concluant que la coexistence non pas outre mais dans les particularités des quatre groupes. Et nous avons beau avoir senti, avoir pesé la nécessité internationale du surréalisme-révolutionnaire, nous avons été frappés de voir cette nécessité aussi concrètement manifestée.

Il ne suffit jamais d'avoir raison, et plus : ce n'est pas avoir raison que d'avoir raison chez soi. Il ne manque pas encore de vieux-surréalistes, mais tous les surréalistes-révolutionnaires manquent pour l'oublier.

Quand Arnaud et moi avons été à la gare du Nord pour accueillir Lorenc, nous ne savions pas du tout quel était son visage, nous ne savions pas exactement à quelle distance il était de nous. J'avais écrit RA sur un morceau de papier et le portais à la boutonnière. J'avais raison d'adhérer si facilement au groupe RA.

(Suite page 2.)

DECLARATION INTERNATIONALE

Réunis pour la première fois à Bruxelles les 29, 30 et 31 octobre 1947 en Conférence Internationale, le groupe surréaliste-révolutionnaire en Belgique, le groupe expérimental du Danemark, le groupe surréaliste-révolutionnaire en France, le groupe Ra de Tchécoslovaquie ont établi leur accord sur les bases suivantes :

1° Sur le plan national, chaque groupe reconnaît le Parti Communiste comme seule instance révolutionnaire ;



Pendant la mise au point de la Déclaration Internationale, de gauche à droite : Max Bucaille, Christian Dotremont, Noël Arnaud, Josef Istler, Asger Jorn.

2° sur le plan international, les quatre groupes sont heureux de constater que les conclusions de la Conférence de Varsovie rencontrent aussi directement leurs préoccupations ;

3° les quatre groupes condamnent le surréalisme, tel qu'il s'est plus ou moins identifié avec Breton, et condamnent en même temps les tendances esthétiques, psychologiques, philosophiques, qui en arrivent aux mêmes échecs, à la même confusion que le surréalisme, notamment l'abstractionnisme, la psychanalyse anti-sociale, l'existentialisme ;

4° ils pensent néanmoins qu'il y a dans le surréalisme, pris dans son ensemble, un point de départ valable, aujourd'hui nié par André Breton : la volonté de mettre en

(Suite page 2.)

AGENDA

28 octobre 1947.

23 h. Arrivée de Suzan Allen, Noël Arnaud, Raymonde Aynard, Paulette

seron (groupe surréaliste-révolutionnaire en France).

29 octobre.

11 h. Arrivée de Zdenek Lorenc (groupe Ra).

18 h. Arrivée de Asger Jorn (groupe expérimental du Danemark) et Bucaille (groupe en France).

20 h. 30. En la grande salle de « L'Horloge », porte de Namur, ouverture de la Conférence par Achille Chavée.

Rapport de Christian Dotremont au nom du groupe en Belgique.

Intervention de Bob Claessens, responsable national auprès des intellectuels, au nom du Parti Communiste de Belgique.

Déclaration d'Asger Jorn au nom du groupe au Danemark.

Déclaration de Zdenek Lorenc au nom du groupe Ra de Tchécoslovaquie.

Rapport de Noël Arnaud au nom du groupe en France.

30 octobre.

11 h. Rapport d'Asger Jorn. Discussion.

21 h. Création du « Dossier international du surréalisme-révolutionnaire ».

Rapport de Jacques Halpern. Discussion.

31 octobre.

11 h. A « L'Horloge », création du « Bureau international du surréalisme-révolutionnaire ».

Arrivée de Josef Istler (groupe Ra).

Rapport de René Passeron. Discussion.

(Suite page 2.)

SI VOUS NE LISEZ PAS CECI PAR HASARD, ADHEREZ AU SURREALISME REVOLUTIONNAIRE !

BELG.: AU SIEGE DU BUREAU INTERN. — DANEMARK: BILLE, NYHAUN 18, COPENHAGUE — FRANCE: ARNAUD, RUE MESNIL 18, PARIS XVII^e — HONGRIE: T. TARDOS, RAKOCZI-UT 61, BUDAPEST 8^e — HOLL.: M. JOFFROY, SOPHIAS TRAAAT 27, BREDA — TCHEC: Z. LORENC, POUPETOVA 14, PRAGUE VII.

LE PAS GAGNÉ

Quant à Asger Jorn, que les idéalistes diraient idéaliste pour se venger de l'exactitude qu'il met à démonter l'idéalisme, nous ne l'avions pas vu de cinq minutes qu'il nous renversait par le magnifique esprit expérimental *surréaliste-révolutionnaire* avec lequel il entre dans des problèmes que nous n'avions jamais encore abordés.

* * *

Bref, la Conférence elle-même était une expérience, elle avait été préparée comme l'on prépare une expérience, et non comme est préparé un numéro de music-hall. Et nos mouvements furent tout de suite les mêmes. Debassine parla peut-être un jour de la main surréaliste-révolutionnaire de Bruxelles ou de Prague.

* * *

Il est mille et une façons de prendre un objet, un problème, une solution. Ce que Lénine dit du verre d'eau pourrait aussi précisément se dire par exemple, du problème du langage. Trop souvent encore nous nous contentons d'une anse, et tirons jusqu'à ce que vienne la chose, assez joliment abimée. Réunissant Tchèques, Danois, Français et Belges, la Conférence avait notamment à cerner le surréalisme-révolutionnaire même, à cerner ses moyens, ses objets. L'échec ne pouvait pas être le désaccord, mais il pouvait être la symétrie. Notre Internationale devait ne rien avoir du miroir, ou du dessus de cheminée. Un esprit théorique en eût jugé autrement, se disant : communisme, marxisme, matérialisme dialectique, accord. Mais il y a la situation du Parti en Belgique, Clément Gottwald, de Gaulle, le recul du Parti danois ; il y a quelque chose de national (d'ethnique si l'on veut) dans une sensibilité, dans un poème, dans un rêve, dans une conscience matérialiste-dialectique même ; il n'y a pas de voie royale qui mène au Parti, ni au surréalisme-révolutionnaire ; le mot *expérience* en tchèque n'a pas tout à fait le même sens qu'en danois, ni le mot *surréalisme-révolutionnaire*.

C'est ainsi que la Déclaration des quatre groupes prend son sens historique. Elle n'est pas un manifeste belge contre signé, ni un manifeste nègre-blanc. Elle est l'image la plus significative du surréalisme-révolutionnaire.

* * *

DÉCLARATION INTERNATIONALE

commun les divers moyens de l'esprit et de la sensibilité contre le régime bourgeois danssa totalité, pour un univers proprement libre, l'audace *critique*, la conscience technique ;

5° les quatre groupes déclarent que comme la confusion des plans, toute division des plans (ici l'action, là l'expérimentation) est idéaliste et que c'est dans la pratique que les rapports de l'un et de l'autre seront résolus dans un sens révolutionnaire ;

6° ils entendent par expérimentation surréaliste-révolutionnaire une expérimentation qui répond à une nécessité historique de connaissance, qui se confond avec la nécessité historique ;

7° ils voient généralement cette expérimentation, elle-même liée à l'action communiste, dans un *monologue dialectique* de l'art, de la « recherche pure », de la technique

8° notamment dans le développement d'une critique — « objective et passionnée » — fondée sur la lutte des classes et la nécessité d'une société sans classes, dans l'analyse de la dialectique de la vie économique et de la culture, c'est-à-dire vers l'élaboration d'une *critique marxiste de l'esthétique* ;

9° et dans l'examen des possibilités d'une psychologie matérialiste, qui s'appuie de nécessité sur la physiologie, et qui s'oriente vers une psychotechnique ;

10° les quatre groupes créent le Bureau International du Surréalisme-Révolutionnaire, qui n'a pas pour rôle de diriger mais de coordonner les activités des groupes particuliers.

Le premier Bureau International est composé de Noël Arnaud pour la France, de Christian Dotremont pour la Belgique, de Asger Jorn pour le Danemark, de Zdenek Lorenc pour la Tchécoslovaquie.

Le siège en est fixé à Bruxelles.

Le secrétariat de la revue internationale du Surréalisme-Révolutionnaire est fixé à Paris.

La deuxième Conférence Internationale du Surréalisme-Révolutionnaire aura lieu à Prague.

Bruxelles, le 31 octobre 1947.

Si la pensée théorique n'est rien hors d'un *soviet* mental, le surréalisme-révolutionnaire ne serait pas grand'chose sans l'amitié.

Il me faut signaler ici le magnifique esprit de corps qui a permis à la Conférence d'être cette victoire : nous avons abandonné aussi au surréalisme de Breton l'algèbre des rapports, la politesse des musées. Où donc en serions-nous avec notre mouvement si nous attachant à fédérer dialectiquement ce qui chez l'homme est rationnel, ce qui chez lui est affectif, nous n'avions que des rapports de rationalistes ? Je me plais à saluer ici le moins gratuitement du monde les cigares d'Asger Jorn, les valises de Raymonde Aynard, les amours de Paulette Dausy, mes propres datifs tchèques com-

me points de repère d'une amitié qui va jusqu'à la lutte en pleine merde idéologique, d'une amitié qui est entièrement versée dans notre arsenal.

* * *

Animé par cette amitié, organisé, charpenté comme ne l'est aucun mouvement intellectuel, le surréalisme-révolutionnaire quitte ses bases de départ. La Déclaration Internationale du 31 octobre 1947 et le Plan International d'Action, bien qu'ils aient quelques majuscules, sont de son tissu même : l'ignoble maladie du nouveau ne l'atteindra pas, il ne se défera ni de sa témérité, ni de sa fidélité.

Christian Dotremont.

AGENDA

21 h. Discussion de la Déclaration des quatre groupes.

1^{er} novembre.

11 h. 30. Ouverture de l'Exposition d'Art plastique contemporain avec participation des surréalistes-révolutionnaires.

15 h. En la salle Cécil, à Anvers, ouverture du premier Congrès des Artistes Communistes de Belgique.

Rapport de Bob Claessens.

Déclarations de Noël Arnaud, Asger Jorn, Zdenek Lorenc au nom de la Conférence Internationale du Surréalisme-Révolutionnaire et de leur groupe.

2 novembre.

10 h. Travaux en commission.

15 h. Conclusions du Congrès.

8 novembre.

A Paris, compte-rendu par la Délégation française des travaux de la Conférence.

12 novembre.

20 h. Examen par le groupe belge des résultats de la Conférence. Vote d'une motion.

14 novembre.

20 h. A Bruxelles, à l'Université Libre, conférence de Bob Claessens sur le surréalisme.

Lecture par Christian Dotremont de la Déclaration Internationale.

26 novembre.

20 h. A Prague, conférence nationale du groupe Ra.

Rapport de Ludvik Kundera sur la situation intérieure.

Rapport de Zdenek Lorenc sur la situation extérieure ; lecture de la Déclaration internationale.

LES DOCUMENTS
SURREALISTES-REVOLUTIONNAIRES

Nous savons que les livres vivent plus longtemps que les feuilles. Nous savons aussi que le temps a vite fait de caricaturer le premier visage d'un être vivant. Et nous avons la prétention d'être toujours vus tels que nous sommes. C'est pourquoi nous avons décidé de publier sous le titre ci-dessus trois volumes de documentation, le premier étant consacré aux antécédents de notre mouvement, le deuxième à la phase préparatoire de son activité, jusqu'à la fin de 1947, le troisième comprenant divers textes (lettres, extraits de presse, projets...) qui sans venir tous de nous-mêmes sont indispensables pour avoir une idée objective du surréalisme-révolutionnaire.

Nous avons pensé que le deuxième volume était celui qui devait d'abord paraître. L'on y trouvera notamment les comptes rendus des réunions qui ont fondé le surréalisme-révolutionnaire, les manifestes et les tracts qui ont commencé à l'affirmer, les Actes de sa première Conférence Internationale.

Un vol. de 128 pp., papier blanc, ft in-octavo, illustré50 frs, à verser au C.C.P. n° 74.30.53 de P. Bourgoignie, 35a, ch. de Louvain, Bruxelles.

Le surréalisme-révolutionnaire dans la lutte idéologique

Vers un surréalisme scientifique

EXTRAITS DU RAPPORT DE NOËL ARNAUD

En sorte que son pouvoir perdure, la bourgeoisie qui en 1936 n'avait plus besoin d'idées trop raffinées et remisait la métaphysique pour trouver son compte à l'utilisation des vieilles idées quotidiennes, des sentiments dits « naturels » : fidélité, foyer, race, héroïsme, pureté, noblesse, devoir¹, si elle n'a certes pas renoncé complètement à jouer du « socialisme » contre la libération véritable du prolétariat (le travailisme, le socialisme humaniste de M. BLUM...), si les méthodes d'accaparement de la critique marxiste du capitalisme au profit de sa propagande contre le mouvement ouvrier n'ont pas été entièrement rejetées, il n'en est pas moins clair, après l'échec du fascisme, qu'elle a modifié sa tactique générale, et revient au raffinement de la pensée, à la subtilité, à la complexité idéologique, aux accessoires variés (la personne humaine, la fin et les moyens, l'art pour l'art, l'anarchie distinguée, l'angoisse, l'existentialisme...) du frégolisme intellectuel le plus perfectionné.

Il est du rôle du dollar de faire attendre ses « bienfaits » : le chantage à la fête n'empêche point les fêtes aujourd'hui d'être ternes, mouillées, foireuses ; le chantage à la mangeaille ne rend pas moins jaune, terreux, et puant notre pain de chaque jour (avec l'image, à notre porte, de la terre promise, le magasin-témoin : la Belgique). Il importe d'entretenir donc la patience, d'occuper le temps (et c'est une forme — assez efficace — d'investissement, au sens comme financier militaire), de l'occuper à corrompre la conscience qui pourrait trouver aux maux d'estomac de dangereuses raisons, en demander raison.

La débilité physique doit s'accompagner d'une mortification intellectuelle : le corps affaibli, l'esprit malade, quand le dollar voudra « déjecter » quelques corned-beef, l'homme-bête sera mûr pour la domestication. On voit le double avantage d'une alliance de la faim et de la mystification intellectuelle : maintenir du dollar les privilèges d'un Dieu qu'on prie, supplie, adore et craint ; jeter l'intelligence dans une interminable errance où elle se perd, se fatigue, se nie.

¹ Henri Lefebvre, *La Conscience mystifiée*, (Gallimard, éd., 1936).

A ce stade de son développement, le capitalisme ne saurait plus rien découvrir qui vaille le moindre crédit devant les démonstrations incessamment assénées de son incapacité à résoudre sur tous les plans les contradictions qu'il a lui-même suscitées au cours de son évolution, à cause d'elle. La Religion, puis l'Idéalisme, puis la Raison, il les a successivement comme frappées d'impuissance, usées. Pas une idée qu'il n'ait conduite à son point d'éclatement, qu'il n'ait finalement irritée contre lui-même, ou tuée. Il reste seul en face de sa nudité, décidément affreux, au grand jour, exhibé : le fascisme pouvait être son salut (provisoire), son bâton dans les roues de l'histoire ; il a dépouillé pour l'aider tous ses déguisements, il s'est montré pour lui, en lui, tel qu'il est : il lui a fallu finalement sacrifier aussi le fascisme, le vaincre pour survivre.

Le capitalisme français est un capitalisme de faillis qui pour se sauver se livre pieds et poings liés au capitalisme étranger, et qui tente ainsi de livrer à l'étranger la patrie, les biens, la culture, tout le patrimoine français, tout ce qu'il a pu accumuler de richesses réelles (industrielles et intellectuelles) sur le dos et par la sueur des masses et qui par conséquent ne lui appartiennent pas, qui appartiennent aux masses. Il tente de les voler ainsi une deuxième fois ; non content d'avoir détourné à son profit la meilleure part de leur travail, il essaye de les frustrer définitivement des moyens de produire.

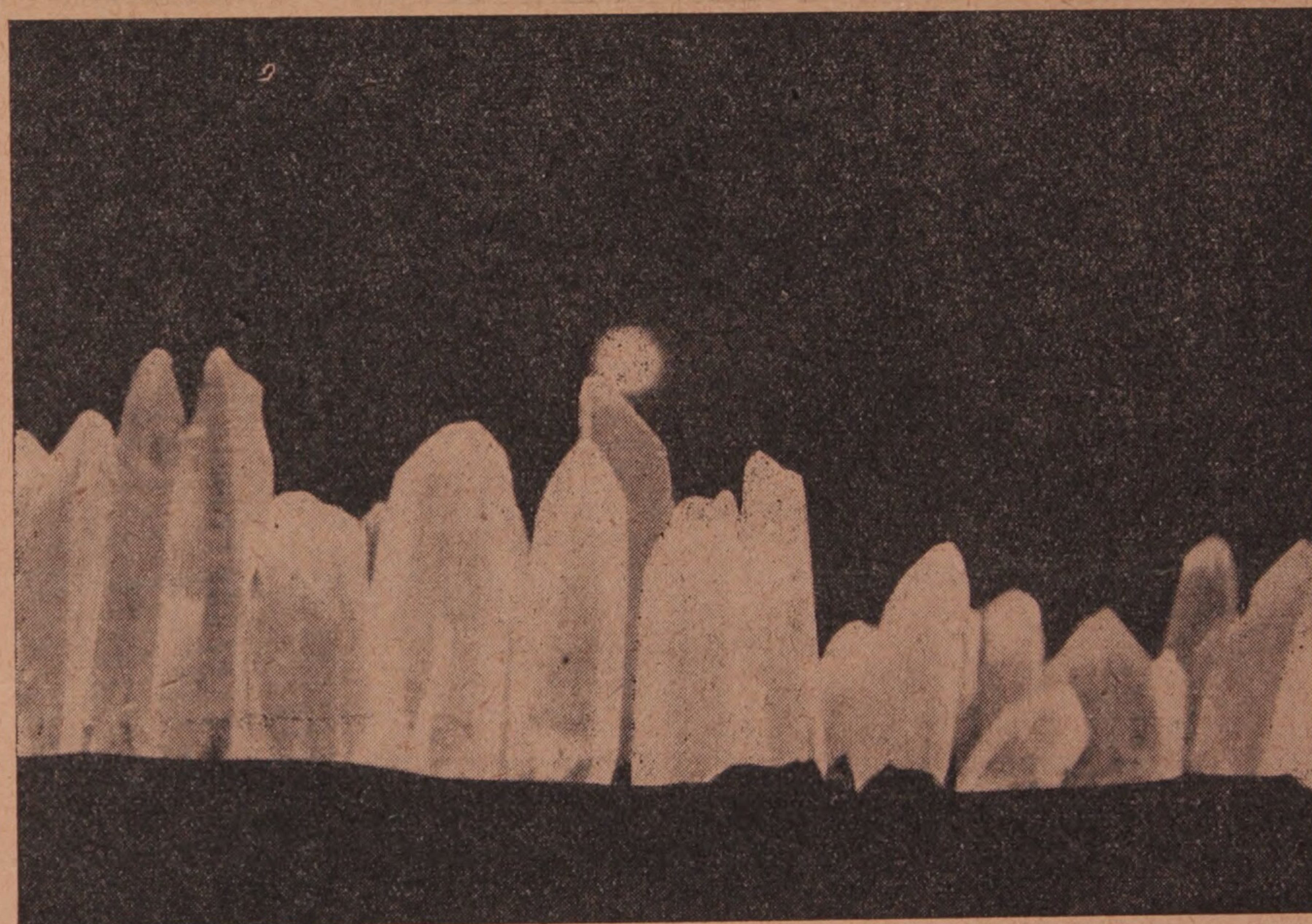
Après avoir, pour asseoir sa puissance, créé et consolidé la nation, inventé des machines, ouvert des routes, perfectionné le mécanisme de la pensée, il est prêt à tout vendre ou à tout détruire pour que son héritage échappe au prolétariat.

Cependant que la bourgeoisie atteint le stade de la trahison, les communistes ne sont plus seulement l'avant-garde du prolétariat, ils sont le prolétariat dans sa masse, ils sont déjà en dépit du vieux cadre bourgeois le contenu même de la nation. Leur conscience de classe se hausse donc au niveau du devoir national. Leur combat est devenu plus complexe : il leur faut à la fois poursuivre la destruction du capitalisme

et préserver de la destruction l'héritage du capitalisme. Il leur faut contre le capitalisme soutenir et développer les revendications ouvrières et, parallèlement, dans le cadre d'un état bourgeois, maintenir et accroître la puissance industrielle du pays, maintenir et accroître la production. Quand on ne se refuse pas à l'évidence, quand on admet que le capitalisme est incapable par ses seules méthodes d'assurer la production nécessaire à la vie des travailleurs, les deux aspects de la lutte n'apparaissent pas comme contradictoires : ils se complètent et se justifient l'un par l'autre.

plus le sang ni le temps de les assembler en un seul et puissant système. Tous ses concepts sont en pièces.

C'est par le jeu de ces mille morceaux dans une ronde frénétique par leurs oppositions absurdes ou leurs alliances d'un instant, qu'elle s'embrume, qu'elle camoufle son action, qu'elle déploie son écran protecteur. Elle ne peut plus éblouir par un feu fixe (la Raison formelle) ni occulter sous un seul dais (la Religion). Après avoir pendant des siècles joué de l'absolu contre la réalité, elle soulève aujourd'hui la danse des oripeaux, elle distrait, elle fatigue la



Marcel Lefrancq

PHOTOGRAPHIE

Ce qui est juste pour la classe ouvrière sur le plan économique, social, politique, l'est également pour l'intellectuel sur le plan idéologique.

Quand le moindre doute peut surgir dans l'esprit d'un intellectuel marxiste sur l'orientation qu'il doit donner à sa pensée militante, il lui suffit de regarder, d'observer les contorsions de la bourgeoisie sur tel ou tel point du front idéologique pour savoir que là où elle applaudit est son intérêt de classe, là où elle condamne, où elle ricane jaunement est sa blessure.

Classe de faillis, elle ne possède plus la force ni les moyens de se procurer, d'inventer des idées nouvelles, de polariser l'intelligence.

Parce qu'elle est affaiblie — mais aussi parce qu'on se méfie d'elle — il lui est impossible de ressusciter les anciennes idéologies dans leur totalité, dans leur intransigeance.

Elle vit sur ses restes, elle les utilise le mieux qu'elle peut. Elle n'a

vue, la pensée par la multiplicité et l'agitation des couleurs, elle saoule.

Mais il est plus commode à la bourgeoisie de détourner des idées à son profit que d'en créer de nouvelles, nous l'avons déjà dit. En arrachant le *surréalisme* à son sol matérialiste elle le prive de toute sève, elle le fait mourir, mais le temps de se faner il aura servi. C'est une bonne affaire qu'elle réalise : un grand poète, quelques bons peintres, une enseigne prestigieuse, une marque réputée, une clientèle assurée. D'un coup toute une entreprise en ordre de marche passe à son service. Tant qu'il s'appuyait sur le matérialisme dialectique, tant qu'il tirait de cette dépendance vitale sa conséquence pratique : l'adhésion au parti communiste comme ce fut le cas de 1927 à 1933, le surréalisme était combattu par la bourgeoisie de toutes les manières ; en fait foi l'important article d'ARAGON dans le « *Surréalisme A. S. D. L. R.* » :

« Les surréalistes et le devenir révolutionnaire ». C'est un point d'histoire.

Le surréalisme ne vaut pour la bourgeoisie que par son abandon du marxisme. La bourgeoisie se moque de la poésie surréaliste, de la peinture surréaliste ; elle ne l'achète que pour soutenir un établissement qui la sert comme l'entrepreneur de maçonnerie verse au tronc de sa paroisse ; encore s'empresse-t-elle de spéculer sur les livres ou sur les tableaux pour rentrer au plus vite dans ses frais comme l'entrepreneur de maçonnerie propose au curé d'agrandir son presbytère. Nul ne s'illusionne sur les raisons qui poussent la presse capitaliste à ouvrir largement ses colonnes à tel ou tel surréaliste ; l'art, la poésie : des prétextes qu'on oublie même parfois de mettre en avant tant ils importent peu : ce qu'on demande au surréaliste, c'est de dire : je suis anticommuniste, je suis antimarxiste, je n'aime pas STALINE, M. TRUMAN est un grand homme. Alors pour la bourgeoisie le surréalisme a fait son office.

De méthode qu'il était, il s'effiloche en idéologie ; il s'ajoute à la foule des théories, des mystiques, des mystifications. Isolé de son contexte marxiste, coupé de ses bases marxistes, il devient malléable, inoffensif pour ses servants, on le jette alors dans la mêlée, dans le mélémélo, dans la danse : il fait encore son petit effet, et d'ailleurs l'essentiel n'est pas que chaque idée ait son succès, le but est de confondre toutes les idées, de fondre toutes les idées dans une poisse dégoulinante qui englué, qui étouffe la conscience.

Lorsqu'à la naissance du surréalisme-révolutionnaire, il y a quelques mois, nous nous sommes situés par rapport au pseudo-surréalisme de BRETON, la nécessité où nous nous trouvions de sauver à tout prix des déviations antimarxistes son acquis, de le maintenir sur ses bases matérialistes en le définissant comme expérimentation, a fait que sans doute, à l'extérieur et peut-être parmi nous, la distance du désir à la réalité, de l'intention scientifique à la science a été illusoirement parcourue. Face au surréalisme magique et mystificateur du BRETON de 1947, nous avons voulu rendre sensible la possibilité d'un surréalisme expérimental et scientifique, mais nous ne prétendions pas, de sang froid, que ce surréalisme-là, seul viable, déjà fut. La présomption aurait été grande de déterrer à coup sûr un instrument sans faille ni

rouille de cet amas de détritiques qu'est le surréalisme en l'état où l'abandonne BRETON. Bien des indices, d'incontestables réussites (« Les Vases communicants », « L'Immaculée Conception »...) nous autorisent à croire que de bonnes et réelles valeurs expérimentales sont enfouies sous les déchets et la mousse, mais rien ne nous permet d'y mettre notre tête à couper. Nous ne serions pas marxistes, nous trahirions d'avance la conscience scientifique dont nous nous réclamons si nous affirmions *a priori* l'excellence d'une méthode encore embryonnaire et si nous l'affirmions, qui plus est, perpétuellement excellente. Pour un marxiste non seulement une science prouve le réel, mais encore elle s'éprouve au réel.

On pourrait alors nous demander pourquoi, si inquiets que nous sommes, nous mettons tant d'acharnement à fouiller dans le tas du surréalisme. C'est que pour nous il existe — et cela ne souffre plus la moindre contestation — il existe encore une inappréciable part de réalité qui échappe à l'homme, que la Raison formelle lui interdit d'appréhender et qui de plus en plus apparaît comme le moteur, comme la substance du réel : on l'appelle l'irrationnel. Toutes les disciplines intellectuelles qui ont prétendu le saisir s'y sont finalement brisé les dents quand elles ont voulu sincèrement l'éclairer et le ramener au jour, quand elles n'ont pas eu pour rôle d'y ajouter quelques verrous supplémentaires. Seul le surréalisme — aussi timidement ou aussi témérairement qu'on voudra — a pu explorer certains méandres, en rapporter des documents authentiques, seul il a tenté — sur le plan de l'expression littéraire et artistique, s'entend — de l'intégrer au réel.

Quand on est convaincu — et il semble que le marxisme puisse aujourd'hui partiellement se définir par cette conviction — de la réalité de l'irrationnel, quand on tient pour conditionnelle à la liberté de l'homme la conquête de la réalité totale, quand on suppose que la Raison ne servira l'homme, ne vivra, qu'en s'intégrant l'irrationnel, on reconnaît du même coup la nécessité d'une méthode de détection, de dénonciation et de réduction de l'irrationnel. Nous qualifions ainsi le surréalisme.

Mais aussi nous en éliminons tous les résidus mythiques. Et d'abord nous l'opposons comme méthode à la surréalité comme notion. Nous dressons le surréalisme expé-

rimental contre l'idée de surréalité. Le surréalisme : tentative d'approfondissement du réel, d'incarnation de l'irrationnel dans le réel, c'est la limite extrême de son ambition au delà de laquelle il échappe au monde pour s'exalter et s'exhaler dans une attitude transcendente. Que la réalité totale apparaisse comme le stade supérieur de la réalité ne signifie pas qu'on la surplombe. Toute surréalité suppose d'abord une déréalisation, une évasion du réel et c'est bien ce sens qui prévaut dans l'esprit des surréalistes des catacombes si même jadis BRETON autrement l'a définie. Autrement la définir n'est-ce pas d'ailleurs lui faire épouser avec exactitude la conception actuelle, marxiste, de la réalité ? Il y a pléonasmisme alors et dans ce cas un des deux termes est de trop, celui qui peut prêter à confusion, celui qui peut vouloir dire le contraire de ce qu'il prétend dire à ses meilleurs jours, nous le rejetons, nous rejetons la « surréalité ».

Faisons le point du surréalisme dans la perspective scientifique où nous le voyons engagé. Trop aisément certains camarades ont ces derniers temps, pour opposer notre surréalisme à celui de BRETON, cru bon de parler d'un surréalisme scientifique en face d'un surréalisme utopique. Nous avons dit déjà que notre surréalisme était scientifique surtout dans ses intentions, qu'il était loin d'être une science, que nous en étions encore au stade de dégagement d'une méthode. Quant au surréalisme d'avant-guerre — répétons qu'il ne s'agit pas du surréalisme d'aujourd'hui, qui n'est plus le surréalisme à aucun titre — Il serait, à mon avis, plus juste de le définir comme *préscientifique*. Il contient en effet tous les moments dont fait état la remarquable démonstration développée naguère par POLITZER sur la psychologie : travail sur des données dont on n'entreprend pas la vérification systématique ; recherches errantes ; recherches mutilées qui s'arrêtent avant d'avoir atteint les faits qu'elles concernent.

Le surréalisme scientifique vers lequel nous tendons ne se définira pas, bien entendu, et encore moins ne se développera par la seule critique du premier surréalisme.

C'est dans l'action et par l'action que sa méthode se formera. Comme toute science à ses débuts, il lui faudra partir d'abord d'hypothèses, es-

sayer de nombreux matériaux, être à la fois audacieux dans ses vues et prudent dans le maniement social des idées.

Oui, contre l'esthétisme bourgeois de l'anti-esthétique nous devons élaborer une esthétique scientifique, (concrète, historique, dialectique), qui n'a jamais existé.

Cette esthétique sera marxiste parce qu'elle se sera développée dans l'expérience, parce qu'elle se sera dégagée peu à peu et comme nécessairement d'une critique de classe qui aura abattu l'une après l'autre les superstructures idéalistes qui défigurent et qui oppressent l'art, qui le détournent du service de l'homme — pour — contre l'homme — et sa joie — servir les églises.

De matrice et de moyen aura donc à la fois servi la critique de classe qui englobe et entraîne dans son devenir toutes les techniques dont l'assemblage aboutira à la mise en œuvre d'une esthétique marxiste. Le surréalisme qui devance aujourd'hui l'esthétique sera à son tour dépassé par elle, en elle. Défini — au sommet de son évolution — comme science de la sensibilité et du comportement, il s'intégrera et se dépassera dans ce qu'il aura aidé à faire naître, dès l'instant où l'esthétique marxiste sera devenue une esthétique créatrice, objectiviste, quand elle pourra se définir comme une *science du bonheur*.

C'est donc au prix d'un assez beau saccage — on le voit — que nous rendons le surréalisme à sa vie propre, à son destin de science qui ne saurait assurer son indépendance à l'égard de ce qu'elle vise, qu'intégrée au marxisme.

Et nous voyons déjà qu'à la limite il entre, disparaît et se poursuit en se diffusant dans un moment plus vaste de la connaissance, à hauteur d'homme.

Ce n'est pas après le surréalisme que la poésie atteint cette frontière qu'elle ne pourrait franchir sans « se perdre dans autre chose qu'elle-même » ; c'est en devenant surréaliste-révolutionnaire qu'elle a retrouvé l'unité « perdue » des connaissances par son intégration et son dépassement dans le matérialisme dialectique vers lequel, au sein duquel rayonnent et vivent l'une dans l'autre les connaissances, sans cesse dominées et naissantes, l'une en l'autre confondues, l'une par l'autre distinctes, et vivantes de l'une à l'autre.

INTRODUCTION A UNE EROTIQUE REVOLUTIONNAIRE

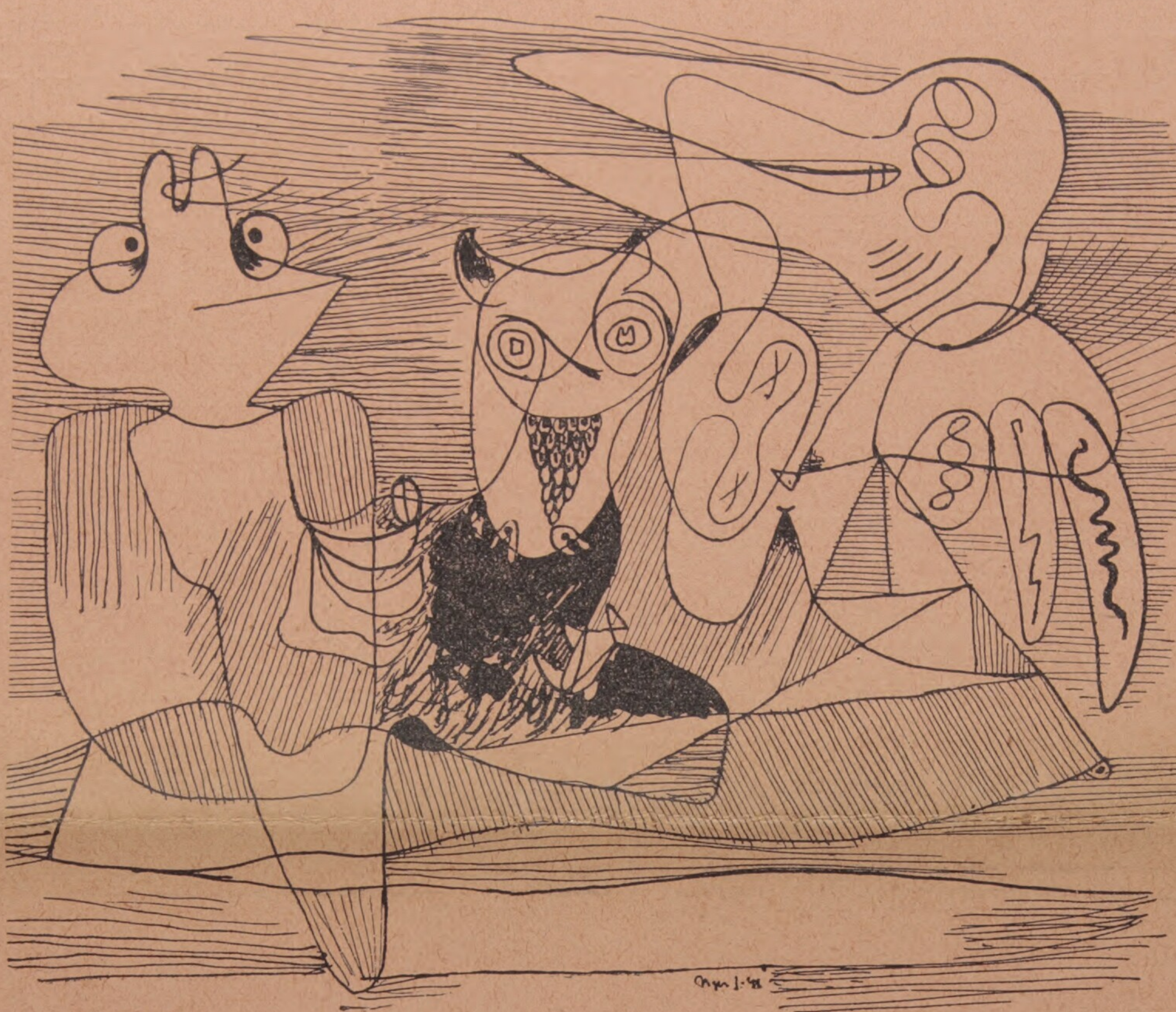
EXTRAITS DU RAPPORT
DE RENE PASSERON

Parler d'érotisme dans une telle société ne va pas sans susciter l'incompréhension. Car la débauche, c'est encore le désir qui, malgré tout, y mène le branle, et, si ce n'est pas d'elle qu'il est question, chacun croit que c'est d'un érotisme qui profite des libertés qu'elle donne. Dès lors l'érotisme et la débauche sont complices. Mieux, dira-t-on, ils ne font qu'un. Que cette réduction soit abusive, peu nous importe, car l'érotisme des libertins, qui a tant apporté à la conscience de notre univers sensoriel, n'a rien à voir avec une érotique révolutionnaire.

Qu'est-ce que l'érotisme libertin ?

C'est l'érotisme désespéré. Dans une société où la femme est soumise à l'homme, par définition, et non par conquête, où l'homme se voit choisi par l'argent qu'il déverse, comment garder quelque intérêt passionnel au dialogue des sexes ? — Assurément il ne reste plus qu'à valoriser les interdits mêmes qui enrayent le désir. On suscite l'adversaire pour le plaisir de le vaincre : c'est Valmont cherchant les plaisirs de la guerre dans le siège d'une vertu. Le péché mortel est d'autant plus voluptueux que le danger couru par l'âme dans son épreuve surnaturelle atteint à quelque tragique. Ainsi le christianisme apparaîtra comme un stimulant érotique de premier ordre. Etant admis que c'est en lui, Satan, l'ennemi justement, qu'il cherche depuis toujours à étouffer dans son sein, Satan seul qui puisse être complice d'Eros. Certes, le viol à demi consenti est plus agréable encore, s'il est celui d'une religieuse. Mais les moyens employés par le christianisme pour atrophier, déformer et détourner le désir ne peuvent s'excuser à mes yeux, par mon accidentel plaisir, que si je suis ce *fauve déchainé* dont Nietzsche précise qu'il maintient les esclaves dans la règle morale pour mieux les dévorer. Or ce fauve lui-même est esclave. L'aliénation d'autrui, le libertin croit en jouir ? En fait il la subit. C'est le drame de Don Juan : seules l'attirent les proies vertueuses, pour une chute qui ne saurait se répéter sans perdre de son insolite. Le tragique de la vertu chrétienne est un tragique de pacotille qui ne résiste pas à la découverte d'une véritable vie sexuelle : il s'étiolé dans « l'impureté » où la foi se perd. La foi perdue, les obstacles dont le plaisir naissait, se sont levés, et Don Juan se détourne. Victime de l'aliénation générale, il est au seuil de l'érotisme comme une mouche bute contre une vitre. Il est *par delà le bien et le mal*, mais seul l'intéressé le pèche ! Là est sa perversion, là, son aliénation. En marge de la société, il en est encore l'esclave et, solitaire, la névrose le guette. Par son insulte aux valeurs reçues, par la panique qu'il sème dans les familles, par les condamnations dont il est l'objet de la part des prêtres et par la surveillance dont l'entoure la police, le

(Suite colonne 4.)



Asger Jorn

DESSIN

Bandeau Rouge

Une cloison de cellophane tremble et mûrit
dans le sang veineux des faubourgs
fleurs de papier buvard et charmilles pluvieuses
Une géante obscure délie ses contours
libère distraitement son visage mouillé
Dans une cloche de fumée
le coq déchire son bandeau rouge.

Les édifices pris dans la nébuleuse
aux mains d'écailles et de racines
La pierre au cou du dormeur
qui se souvient du dernier feu.

Tout un troupeau de fenêtres qui boivent
tout un réseau d'armes blanches dénoncent
l'imperfection louable de l'automne.

L'odeur de citron le givre épineux
un bandeau rouge dans un buisson de porcelaine
Des couteaux apparaissent au cadran des horloges
le désordre s'organise au son des fanfares
on chante incroyablement faux.

A l'entrée d'un immeuble de construction récente où vivent des personnes de ma connaissance, j'entrevis en passant quelques-unes de ces robes de soie que l'on nomme pleureuses ou tarentelles, je ne sais plus au juste. Dans la pièce qui prenait jour sur la rue croissaient nombre de plantes d'appartement ; les troncs graciles et multicolores d'arbustes au feuillage noir sinuaient et se ramifiaient sur les murs intérieurs tendus de papier lavable. — Enfin, après bien des recherches que je ne voulais pas m'avouer, j'ai vu ce que je voulais voir. Apaisé, je puis maintenant écrire : « A l'entrée d'un immeuble de construction récente, j'ai remarqué, en passant, un énorme bandeau rouge ».

Havrenne.

libertin donne le parfait exemple du *terrorisme érotique*. La société le vomit, qui veut se persuader qu'elle est le Bien et ne porte en elle aucun germe de ce mal qui lui est extérieur comme à la pomme le ver qui la ronge.

La conquête de cette lucidité définit les ambitions d'une érotique révolutionnaire. Celle-ci, qui veut connaître les lois pour s'en libérer, possède tous les caractères d'une praxis, et, puisque les conditions sociales maintiennent encore, coûte que coûte, l'érotisme dans le désespoir, c'est par elle seule que nous reste l'espoir que *l'amour soit réinventé*.

Dès lors, l'érotique assigne au désir l'avenir même que lui prescrit la poétique. Comme la poésie, dont il n'est pas distinct, puisqu'il en est la source unique, Eros vise à être le *fait de tous*, mieux, le fait de *tout*. De même que l'aspiration de Lautréamont à une poésie faite par tous ne peut se réaliser que dans une poésie faite par tout, c'est-à-dire non plus faite, mais présente au monde, de même le désir, par le canal de l'*humain-objectif*, retrouvera à travers l'homme sa réalité cosmique. Ni haletant, ni oppressé, le désir cherche sa respiration calme et savaane. Qu'il la cherche à travers nos souffles étouffés, n'empêche pas que nous soyons à même, déjà, de saisir plus nettement où il veut en venir, et comment.

La recherche érotique, soucieuse d'éclairer les lois du ressentir, pour, dès maintenant, permettre qu'on en tire les raisons d'une libération, s'attache d'abord à la physiologie des sens, et prospecte nos possibilités de jouissances nouvelles. Au vrai les spécialistes de physiologie sexuelle, de psychanalyse, de métapsychique, de psychotechnique et de caractériologie, de neurologie et de pathologie mentale, de génétique et de gynécologie, doivent secouer leur torpeur. Si leurs efforts ne sont pas orientés vers l'avènement du désir, comment seraient-ils fécondés ? La religion règne jusqu'au laboratoire !

Mais notre recherche, heureusement pour elle, ne peut se limiter à ses formes biologiques. La connaissance personnelle que l'on peut acquérir de son propre comportement ne va pas sans utiliser les confidences d'autrui. L'observation confrontée devient déjà une expérience, et dans un domaine où l'expérimentation ne porte que sur le détail enregistrable, seule l'abondance des observations peut supporter quelque lumière. L'érotique, science morale, choisira donc souvent le procédé de l'enquête. Ce qu'il nous faudra noter avec exactitude c'est, non seulement l'état des forces observées dans telles conditions, mais les possibilités d'évolution de ces forces, en fonction des transformations de leurs conditions.

De même, la considération attentive des faits d'ordre sensoriel, onirique, etc. mis au clair par des moyens techniques, ne pourra nous distraire du contact direct avec l'aspect irrationnel de la rencontre et de ses aventures, chaque fois que nous y serons amenés par une expérience dépassant la modeste précision scientifique, pour participer de la poésie. S'il est un domaine où le surréalisme peut à juste titre faire de la poésie un acte de connaissance, n'est-ce pas justement celui de l'érotique ?

Dans l'ordre de la nécessité révolutionnaire

EXTRAITS DU RAPPORT DE CHRISTIAN DOTREMONT

Si nous nous disons surréalistes-révolutionnaires ce n'est ni par goût révolutionnariste — les trotskystes se disent communistes révolutionnaires, — ni par goût schismatique : au vrai, pour nous, le surréalisme qui ne se perd pas est révolutionnaire, et il ne se perd pas s'il reste attaché — non dans le sens sentimental que Breton donne à ses déclarations d'attachement au prolétariat¹, — il ne se perd pas s'il reste moyens et fins liés au matérialisme dialectique, et donc au communisme.

Breton ne s'est pas dit surréaliste-réactionnaire et il fallait bien que quelqu'un commençât. Breton a gardé la paille du mot, nous a laissé la poutre : c'est lui qui a été poussé par le goût schismatique et le goût révolutionnariste, c'est lui qui sous le manteau verbal a créé une dissidence. Les exemples ne manquent pas de ce genre de trahison, Pétain était en France, avec les sceaux de la France sur son bureau, cependant qu'il trahissait la France. Il y a plus : c'est que si nous sommes aujourd'hui, ici, surréalistes-communistes, c'est parce que Breton l'a été, c'est parce que Breton a démontré — à l'endroit puis à l'envers, dans ses textes théoriques, dans son activité directe, — que le surréalisme postulait le communisme.

Pourquoi un intellectualiste est-il anti-communiste ? Qu'est-ce donc qui a fait de Paulhan un dilettante, de Gide une grenouille, de Camus un étranger, de Malraux un gaulliste, de Koestler un pou ? Ce ne sont pas uniquement des facteurs économiques et sociaux. Nous avons à faire à des intellectualistes, c'est-à-dire à des gens qui « pensent tout court » — comme dit curieusement Benda à propos de lui-même², — qui ont le démon de la pensée et de l'écriture, qui ont entre eux et le réel un écran artificiel, ne serait-il que purement verbal, à des gens qui se font un trou dans l'univers, un trou qui n'est pas tout à fait illusoire, dont l'illusion n'est pas tout à fait illusoire.

Pourquoi, d'autre part, tels intellectuels, tels artistes — souvent les

¹ Notamment dans *Rupture inaugurale*, manifeste de « Cause », juillet 1947.

² *Fontaine*, no 61, septembre 1947.

plus remarquables, — sont-ils communistes ?

N'oublions pas que l'entreprise communiste a pour fin première la prise du pouvoir par la classe prolétarienne, et que la plupart des écrivains sont loin d'être des prolétaires. Les prolétaires vont au communisme par la voie la plus directe ; le communisme est leur affaire ; un prolétaire que n'est pas communiste, peut-on dire, est *mystifié* ; un prolétaire qui, par exemple, est M.R.P. va à rebours de sa classe. L'intellectuel qui est communiste va lui aussi à rebours de sa classe ; il va au communisme par une voie qui n'est pas celle du prolétaire. Schématiquement, il y va soit par l'objectivité, c'est-à-dire par la vision exacte, rationnelle ou sensible, de la nécessité historique du communisme ; soit par la conscience de sa condition sociale personnelle, de sa qualité non pas de *prolétaire* mais *d'exploité* ; soit par la coïncidence entre son jeu littéraire personnel et un moment du communisme, ou encore par la création d'un faux parti communiste, mythologique, pittoresque, qui satisfait son intelligence et sa sensibilité.

Avec Malraux, nous voyons déjà une loi capitale de la pathologie politique de l'intellectualiste : lui qui abstrait le réel, lui qui ne connaît guère rien physiquement, lui qui voit d'abord un mot dans un Parti, il se retourne contre le Parti quand celui-ci se passe d'apparences criardes. Erudit de la révolution, par exemple, érudit du marxisme, vieil homme aux cheveux blancs qui parle l'argot théorique, il se transforme une fois engagé, en gamin à qui il faut un cerceau et un cerf-volant, de la poudre et des balles ; la révolution est tout à la fois pour lui une idée neuve à déchiqueter, et une festività cruelle, sanguinaire, un mélodrame. Le paradoxe n'est pas profond ; le graphomane, l'intellectualiste ne vit que dans un monde d'images et de catégories d'Epinal ; insensible à la réalité quotidienne, il n'y a plus que le spectaculaire qui parvienne à renverser son autisme ; d'autre part, la révolution à l'état sauvage est pour lui occasion inespérée de défouler ce que la pensée, le langage avait refoulé. J'ajouterai

à titre d'exemple ce que m'écrivait un jeune surréaliste français à qui je montrais ce *complexe de l'émeute* : « A nous de *dramatiser* la révolution ! » Hé bien, non, nous nous mettons dans la révolution et nous y serons quand elle sera dramatique et nous y serons quand elle ne sera pas dramatique.

Chez Breton, nous trouvons cet autre travers de l'intellectualiste, qui est de juger le communisme au nom d'un absolu moral que le même communisme condamne nommément. Sur quoi s'appuie Breton en 1935¹ pour « signifier sa défiance » à la politique soviétique : sur un conte paru dans un journal soviétique entre mille autres. Et alors ? Serait-ce que la liberté d'expression devrait absolument s'effacer devant l'infaillibilité ? Il s'est d'ailleurs passé ceci chez Breton, sans doute à son insu, que tout le sens critique et toute la sensibilité révoltée qu'il tournait contre la bourgeoisie, il l'a finalement tournée contre l'URSS, contre le Parti Communiste Français ; il écrit en 1935 encore qu'il n'est pas capable *d'accepter* un mot d'ordre qu'il n'a pas *admis* ; bien sûr, encore que le mot ait l'air d'être de Sacha Guitry, mais qu'est-ce qu'un révolutionnaire qui passe toute son intelligence à peser les mots d'ordre de son Parti, qu'est-ce qu'un révolutionnaire qui se veut Comité Central à lui tout seul avant d'être militant parmi les autres militants : le Parti n'aime ni les robots ni les plaideurs, aucune sorte d'âne et particulièrement pas les ânes de Buridan.

Ce qui divise l'intellectuel et l'intellectualiste, l'artiste et l'esthète, c'est essentiellement que le premier a dialectiquement conscience des moyens et des fins (de son intelligence et de la révolution) et que l'autre, exprès où non, joue des moyens contre les fins, des fins contre les moyens (le trotskysme), obéit aux formes de la pensée, aux formes du langage, aux formes de la peinture, ainsi qu'une ménagère qui obéit aux formes de la nécessité de manger, se nourrit de cuisine et non de viande, ou comme l'homme d'affaires qui obéit aux

¹ *Du temps que les surréalistes avaient raison*, manifeste d'ailleurs signé, contre-signé par les autres surréalistes de l'époque.

signes de la richesse, fait des affaires et fait de l'argent au lieu de faire quelque chose.

Nous verrons plus loin que l'esprit expérimental qui est celui du s. r. se définit précisément dans la conscience dialectique des fins et des moyens.

Intellectuels, nous sommes donc venus au communisme en tant qu'intellectuels ; nous sommes venus par une révolte contre la superstructure de la société bourgeoise à un parti, à une « philosophie » pour lesquels en dernière instance, c'est toujours l'infrastructure qui est déterminante : nous étions a priori dans une situation fautive. Cette situation ne pouvait s'authentifier que par un contact total avec le parti du prolétariat.

C'est dire que, surréalistes-révolutionnaires, nous sommes conscients de ce qu'il ne suffit pas de prendre une position communiste sur le plan politique, matérialiste-dialectique « pure », sur le plan de la recherche.

Dans son remarquable rapport de Strasbourg¹, Laurent Casanova avait raison de dénoncer les « bons esprits qui séparent artificiellement leur activité créatrice de leur activité politique » et qui disent : « Je suis un savant, un poète, ou un peintre, et puis un citoyen ». Aussi bien quand nous parlons de « distinction des plans » l'entendons-nous dialectiquement, et si nous en avons parlé avec autant de force est-ce qu'il nous fallait d'abord réagir contre la confusion qu'a opérée le surréalisme de Breton entre les deux plans : il s'attaquait au Parti avec des critères surréalistes, il allait jusqu'au *surréalisme politique*, c'est-à-dire à la création artificielle d'une position politique issue directement d'une position qui avant tout était technique-esthétique. Comme cette confusion des plans, une distinction statique des plans est idéaliste.

A l'heure où la réaction intellectuelle s'attaque aux fondements de l'action communiste, il faut que les surréalistes-révolutionnaires les plus

¹ Publié sous le titre *Le ecommunisme, la pensée et l'art*, septembre 1947.



Max Bucaille

COLLAGE

qualifiés défendent le communisme sur le champ des idées — et l'un de nous, Desgraupes, nous a montré l'exemple en mettant admirablement Koestler à merci¹.

Voyez s'avancer les roquets intellectuelistes : Koestler mélange adroitement le roman et la thèse², Monnerot embouche les trompettes de la sociologistique³ — à propos du centenaire du « Manifeste communiste » il s'est livré à une attaque d'envergure⁴ —, Camus fabrique un dilemme : « Ni victimes ni bourreaux » pour le pouvoir refuser⁵, Sartre avance que l'on ne peut être « stalinien » et intellectuel⁶, Etiemble⁷ parle des trois tyrannies : le fascisme, le christia-

¹ *Fontaine*, n° 60, juillet 1947.

² *Le Zéro et l'Infini, Croisade sans croix*, éd. Calmann-Lévy, *La lie de la terre*, éd. Charlot.

³ *Les faits sociaux ne sont pas des choses. La poésie moderne et le sacré*, éd. Gallimard.

⁴ *La Nef*, n° 32, juillet 1947.

⁵ Cfr *Caliban*, n°11, novembre 1947.

⁶ *Les Temps modernes*, n° 22, juillet 1947.

⁷ *Six essais sur trois tyrannies*, éd. Fontaine.

nisme le marxisme ; Brice-Parain-le-renégat tranche que le marxisme oublie l'âme¹ ; Breton déclare² comme Roubachov que la cause de tout, c'est la morale communiste. Crevons les baudruches.

Mais toutes leurs attaques, conjuguées dans la diversité, ont une efficacité dans la mesure où le marxisme n'est pas présent.

La meilleure défense, d'ailleurs, c'est l'offensive. Je vois la nôtre se dessiner dans deux directions : la psychologie, l'esthétique.

La psychologie. Il paraît que le mot prononcé, les communistes prennent un gourdin. Ils auraient tort puisqu'il existe des facteurs psychologiques et que la connaissance de ces facteurs est donc nécessaire. Mais c'est très généralement la psychologie qui a tort, soit qu'elle se présente comme une science autonome soit qu'elle détruise l'ordre

¹ *Le (Figaro) littéraire*, 5 et 12-10-46.

² *L'embarras du choix*, éd. Gallimard.

des choses en se mettant au premier échelon des connaissances, soit simplement qu'elle se présente comme une science alors qu'elle n'est encore qu'un centaure scientifique et littéraire.

Lefebvre n'a pas craint de donner pour preuve¹ de la nécessité d'une psychologie ainsi comprise la défaillance du Parti Communiste allemand en 1930 : il montre comment le Parti Communiste allemand a mis sur une sorte de psychologie extérieure absurde, a mis en fait sur une fatalité historique, sur l'adhésion de l'histoire au Parti Communiste. Le Parti Communiste allemand a posé le problème en termes d'algèbre cependant que le nazisme, avec autant d'habileté que d'argent, agissait sur la psychologie des masses.

« Les marxistes, généralisait Lefebvre, semblent avoir cru longtemps que les individus n'étaient dupés que du dehors : ils ont mal analysé les causes internes et psychologiques de la duperie : la conscience « privée » de l'individu se transformant en pseudo-conscience et en mythologie sociale. »

Le problème d'une esthétique marxiste est directement lié au problème d'une psychologie concrète. Il s'agit particulièrement ici d'étudier un ensemble de sensations qui ont rapport au trajet du désir au plaisir, et plus particulièrement encore les sensations qui sont effets de lui. Mais a priori une science marxiste des sensations se définira autrement : par l'étude des relations des causes et des effets « artistiques » d'une part et des causes et des effets économiques et sociaux d'autre part.

Quand les surréalistes-révolutionnaires déclarent continuer cette expérimentation — suivant le mot d'ordre de Nougé — ils entendent en même temps l'élargir : ils entendent, ici, embrasser dans son ensemble le problème de la sensibilité, le prendre au premier bout de la chaîne : dès la genèse — et sans s'illusionner sur l'indépendance que le créateur entretient plus ou moins artificiellement vis-à-vis des conditions sociales — et ne pas le quitter jusqu'au dernier bout de la chaîne, qui est l'efficacité sociale, l'efficacité historique. Ils éviteront ici comme ailleurs l'erreur capitale du surréalisme, qui a été d'aller à la ren-

¹ *Le temps des dupes*, dans *Les Volontaires*, juin 1939.

contre du marxisme en partant de sa base propre alors que la base de toute investigation, serait-elle la plus audacieuse, est dans le marxisme puisqu'Engels et Marx ont commencé à développer le matérialisme-dialectique par le commencement. Partir d'un bout du tunnel psychologique ou esthétique pour atteindre le marxisme qui s'engage à l'autre bout, c'est sombrer dans un idéalisme romantique, dans un dialecticisme puérils.

Autrement dit, si la nécessité est reconnue par nous d'une peinture, d'une poésie qui parle au peuple dans le creux de l'oreille, n'en défendons-nous pas moins la nécessité d'une peinture, d'une poésie qui transforme plus radicalement moins d'hommes et finisse par les transformer tous en transformant ceux-là — et en transformant la peinture même, la poésie même — et se conjugue à l'esprit critique pour transformer la conscience.

Généralement, il faut en arriver à ce qu'il ne soit plus que très théoriquement possible de séparer ce qui de notre activité est surréaliste, ce qui est communiste : nous sommes surréalistes-révolutionnaires non pas comme on est myope-gourmand ou belge-bruxellois, mais comme on est clérical-réactionnaire. Sans doute n'est-ce pas en tant que surréalistes que nous militons dans le Parti, en tant que communistes que nous ouvrons des expériences d'ordre psychologique, mais voilà : nous sommes surréalistes cependant que nous sommes communistes, communistes tandis que nous expérimentons, nous n'avons qu'un système mental, qu'un système affectif, et aucune phrase commençant par *en tant que* ne pourra faire que nous menions double vie — le Jekyll étant surréaliste, le Hyde communiste, ou réciproquement, qui sait.

C'est le moment d'attaquer une conception excessivement métaphorique de l'expérience, qui n'a pas fini de nous entraver : si l'on détache du communisme l'expérience surréaliste, il est évident que la gratuité est un moyen tentant, le plus sûr moyen de division. Joliot-Curie¹

¹ Qui portant lui-même une atteinte grave à la Métaphore Joliot-Curie vient de se mettre en grève avec les ouvriers et employés français (note de novembre 1947).

L'Apollon Occidental

A l'extrême-centre de l'arène politique la voix des ventres-dollars s'est élevée

Le grand homme des patronages et du cléricisme de choc aboie
L'homme au mépris d'acier à la taille infléchie

La célèbre mèche qui orne son chef se dresse inspirée vers les cimes
où se répandent les mânes du suprême pasteur

Décédé voici quelques ans sous le fracas des obus rouges
Charles de Gaulle

Inflige la parole au pays encore clair de ses morts

En jetant l'anathème sur ce qui rendit leur mort juste

Charles de Gaulle apporte la contribution de la croix de Lorraine
au regroupement des faisceaux

Sous l'œil bienveillant des autres croix

Charles XI d'Epinal et de Bayeux

Charles XI d'autres lieux en dehors du sol de la liberté

D'autres lieux notamment sacristies et antichambres

Où la lavande trouve enfin un trône à la hauteur

D'autres lieux communs à toutes les tyrannies

Le petit roi de Bourges-Maunoury

Son effigie continue à triompher aux vitrines des orthopédistes et des
marchands de farces et attrapes

Les futurs héros des boîtes de nuit marseillaises s'efforcent de modeler
leur attitude entre le nombril et la triple semelle de leurs souliers
en box sur celle apollonienne du sauveur

Le sauveur voudrait nous faire prendre les vessies ultramontaines
pour des phares

Et les phares relatifs de notre temps pour le grand soleil du socialisme
Qu'il conviendrait paraît-il d'occulter

Mais la masse intelligente des travailleurs ne continuera pas à se
diviser pour un hoquet

Les armes blanches de la raison ne s'émousseront pas pour un rappel
suranné du machiavélisme

Pour défendre les privilèges des chiens contre les loups de toute
clarté

Le mâât grandiloquent s'est dressé sur toutes les images

Sur toutes les images pieuses aux belles couleurs de livres brûlés
le sabre grandiloquent s'étire

Mais rien n'empêchera un jour ou l'autre la conscience ouvrière de
surgir comme un seul arbre

Comme une seule armure écarlate

Face aux négateurs du combat qu'ils semblaient mener hier

Face aux refoûlés du pouvoir fort

Aux roquets garde-sucre de Nancy et Joinville

Malgré Capitant et la milice reconstituée

Magnifique sous ses uniformes de déraillieurs

Malgré Bevrnes et Malraux Wavrin le chef de gang

Et tous les princes du sang des autres

L'image équivoque et mal peinte du nouveau César Sterling occidental
se disloquera

César sans jeux et sans pain

César de maïs et de banknotes

Carnaval sans autre confetti que le grand confetti noir collé sur le
nez du général

Le grand nez noir qui s'allonge de Munich à Downing Street

De Colombey-les-Deux-Eclisses jusqu'à l'hôtel du Parc

Sous l'ombre tutélaire de la cagoule

Sur les ruines de Stalingrad au nom de douloureuse vérité

Lorsque le Plan Bleu se lit en clair dans toute la presse mieux-
pensante

Quand on voudrait punir l'Armée Rouge et ses chefs d'avoir sauvé
la liberté de ceux-là mêmes qui la flétrissent

Le pantin décevant avale une dernière prise de micro

est un communiste physicien, ou si vous voulez un physicien communiste ; il est certain que les mots d'ordre du Parti ne déterminent qu'indirectement ses expériences d'atomistique ; mais couper en deux Joliot-Curie, c'est exagérer, et couper en deux Joliot-Curie pour couper en deux le surréaliste, c'est exagérer trop. C'est primo, oublier que l'expérience surréaliste est dirigée contre la *totalité* de la pensée bourgeoise et que le Parti, avec d'autres moyens, a également la même... tendance, c'est oublier, comme disait encore Claessens samedi dernier, que la civilisation bourgeoise est le fruit de l'arbre social non l'arbre, oublier donc qu'attaquer la pensée bourgeoise dans ses tréfonds — c'est-à-dire à ses sommets — et l'attaquer expérimentalement d'abord ne se peut faire que sous la coupe d'une pensée critique qui se nourrisse de la sociologie marxiste, du matérialisme historique ; autrement dit, tandis que les expériences de Joliot-Curie sont séparables de l'activité communiste par la spécialisation que leur particularité impose, les expériences surréalistes entrent dans un plan d'ensemble ou nécessairement l'activité communiste est intéressée. Couper en deux Joliot-Curie et le surréaliste-révolutionnaire c'est encore ne prendre l'activité communiste que dans ses apparences : non, l'activité du Parti n'est pas purement parlementaire, *n'est pas purement politique*, et si elle l'était a fortiori nous faudrait-il entrer dans le Parti.

Si maintenant je lis le texte le plus récent que je connaisse de la main d'un savant sur la situation de la connaissance — *L'idée de dialectique*¹, de Gonthier, qui, faut-il le

dire, n'est pas des nôtres, qui observe en savant la situation de la connaissance, — j'y lis ce que nous disons, nous surréalistes-révolutionnaires. Notamment que « la pensée moderne, tandis qu'elle fait émerger une nouvelle nature se mire encore dans un passé révolu », que « tout porte à croire que la connaissance ne peut être que dialectiquement fondée », notamment que « la dialectique est gagnée par un esprit conscient de son engagement dans le réel », notamment — et c'est la conclusion du mathématicien, que « la conception dialectique permet le dialogue de l'intuitif, de l'expérimental et du théorique ». Vous ne serez pas assez *surréalistes*, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, Camarades communistes, pour voir là une coïncidence.

Nous sommes communistes parce que nous ne pouvons dès maintenant nous attaquer aux fruits sans qu'ils nous empoisonnent qu'en étant communistes : c'est en participant à la lutte admirable du prolétariat pour sa libération que nous éviterons de faire un *phalanstère de la connaissance* de notre volonté d'abattre et les murs qui séparent les connaissances et la muraille de Chine qui isole la connaissance de la vie.

Labisse

Il peint avec du sang, il caresse la peinture, elle vous déshabille. Parfois la *manifestation* l'emporte : *L'évasion manquée*, photographie de l'idéalisme. Souvent le plaisir.

Il est sournois, c'est le Machiavel de l'érotisme. Les cagoules, les gants, les bas.

Et comme me l'écrit Arnaud, c'est le type du surréaliste-révolutionnaire.

D.

D'autres mieux camouflés sous son ombre se vautrent un peu plus dans
l'abjection jésuitique

Le confetti noir s'agrandit davantage sur l'appendice méprisant
Et l'on s'aperçoit que ce confetti n'est qu'une immense pastille de
Vichy

Le vilain chapeau noir du cardinal Suhard

Mais d'autres soliveaux cédèrent jadis sous la hache multiple du désir
De l'irrépressible désir de tous ceux qui ne s'inclinent pas devant
le premier képi venu

Qui ne prennent pas le premier amateur de tanks venu pour un
Napoléon

Ni un Napoléon pour un Karl Marx

Tous ceux qui font parfois leur peine et toujours notre force

Tous ceux que je salue

Pour en finir

Pour en finir avec la fleur de lys

Pour en finir avec l'ombre portée du porc

Pour en finir avec le poème que l'on doit écrire avec la lie de l'encrier

Edouard JAGUER

DECLARATION DU GROUPE EXPERIMENTAL DANOIS

EXTRAITS DU RAPPORT D'ASGER JORN

Chers Camarades,

Le Groupe Expérimental Danois (j'emploie cette désignation à défaut d'une autre plus précise, les étiquettes «surréaliste» et «abstraite» dont en France et en Belgique, tour à tour et toujours aussi facilement l'on pare nos travaux, nous semblant inexacte) que je représente ici se vit contraint, dès 1935, de rompre avec l'ancien groupe surréaliste local; par là, de délaisser l'«orthodoxie» surréaliste dans ses grandes lignes.

Aussi, la création, à l'échelle internationale, de groupes surréalistes-révolutionnaires provoque chez nous, dans le courant de ces dernières semaines, une surprise d'autant plus vivement agréable que nous souhaitons depuis fort longtemps la constitution de tels organismes. L'acheminement réactionnaire tant, jadis, de la plastique d'un Dali qu'aujourd'hui de l'idéologie, des sources poétiques d'un Breton n'a cependant pas pour autant provoqué le même ennui parmi les membres de notre groupe que chez les surréalistes français ou belges.

Par contre, nous ne nous attendions pas à ce que l'opposition latente entre les idées sclérosées (pour la plus grande part) d'André Breton et de ses supporters actuels et celles des jeunes surréalistes français, belges, tchéques, hongrois, etc, se cristallisât si promptement, avec une telle vigueur, un abandon aussi nettement salutaire des liens sentimentaux qui pouvaient encore unir les uns et les autres. Depuis dix ans, nous attendions vainement, à Copenhague, que de Prague ou de Paris, de Bruxelles ou de Rome, d'autres cris d'alarme répondent à nos interrogations, d'autres solutions à celles que nous tentions d'élaborer pour résoudre nos anxiétés.

Pour nous, la rupture d'avec les concepts bretoniens du surréalisme, d'avec les déviations qu'ils engendraient (par surenchère, par paresse, par souci de la «mode»), ne s'étaient heureusement pas imposées pour des raisons d'ordre personnel, non plus d'ailleurs qu'au terme d'un désaccord politique; aussi bien, en ce temps, Breton n'avait pas de son côté, rompu si visiblement avec l'avant-garde agissante des forces révolutionnaires.

C'est surtout parce que notre

esthétique s'opposait vitalemment, organiquement, aux fondements mêmes du surréalisme de Breton, à tout le moins à ce qu'ils devinrent du jour au lendemain, de la nuit au lendemain, que nous fûmes contraints de cesser toutes relations avec ses délégués en Scandinavie.

Voilà quel fut le point de départ d'une évolution qui, de bond en bond, non de reptation en reptation, mena notre expérience à son stade actuel et contribua à agrandir les limites du champ sur lequel l'ancien surréalisme s'était contenté d'ouvrir la plus petite porte, la porte de service. Au fur et à mesure des années, l'idée nouvelle conquiert de plus en plus d'adeptes, exerçant une attraction de plus en plus invincible sur tous ceux qui ne se contentaient pas de pudiquement baisser les yeux sur les problèmes vainement formels, qui ne consentaient pas à ternir l'image de l'homme en la vêtant des oripeaux d'un romantisme sans racines humaines, ces oripeaux fussent-ils ravautés avec le fil arc-en-ciel de la rhétorique surréaliste.



J. ISTLER

En 1937, Egill Jacobsen provoque une crise salutaire au sein de notre mouvement, qui n'est pas plus exempt qu'un autre de s'enliser, par l'apport explosif d'un système chromatique de son invention (tandis que Mortensen subordonnait la coloration de son univers à son information Jacobsen prononçait, dans son œuvre, la déchéance du dessin au profit de la couleur, triomphatrice, fulgurante). De prime abord violemment échoqué par les découvertes de son ami, Mortensen finit par s'en inspirer, puis par les adopter lui-même, non sans y inclure les vestiges de son système personnel.

Une «troisième force» tendait à naître, avec Carl Henning-Pedersen, qui, au terme d'une longue fréquentation à ses sources (vivent les enfants!) introduisit les éléments d'une symbolique nouvelle propice à tous les développements plastiques, à toutes les investigations poétiques.

Au cours du second conflit mondial, tandis que partout en Europe

la férule hitlérienne s'abattait sur ce que l'esprit humain produisait de plus audacieux, au Danemark, pays qu'on surnommait «le canari de l'assassin», l'Allemagne nazie, par les clauses d'une convention passée entre les gouvernements du III^e Reich et du Royaume Danois, après, bien entendu que les plus ardents militants communistes aient été emprisonnés, laissait à la pensée et à l'art une liberté relative. Ce qui, naturellement, n'empêcha pas les surréalistes danois, au sein du Parti Communiste clandestin, de participer de tous leurs nerfs, de tous leurs muscles, à la révolte armée contre la vague de boue. Au même moment d'ailleurs, Bjerke-Petersen et Fredie gagnaient la Suède, où le mouvement de Halmstadt adhérait à une secte d'obédience anglicane!

Considérées unanimement comme le symbole de la résistance de l'art libre à l'obscurantisme nazi, les idées de notre groupe continuèrent ainsi à se propager, si bien que lorsque l'occupant s'aperçut de l'inefficacité de son «libéralisme», tant d'ailleurs sur le plan politique que dans le domaine culturel, il lui fut impossible de se ressaisir pour mettre un terme à un état de choses de toute évidence préjudiciable au plus boueux de sa boue. Il faut mentionner d'autre part qu'édifié par le sort qu'on avait fait subir en d'autres contrées d'abord aux peintres et poètes d'extrême avant-garde, puis aux plus modérés, la plupart des artistes dit modernes soutinrent notre effort.

Concluons: le contact qui s'établit aujourd'hui peut nous aider à bouleverser le caractère fondamental de l'art dans les pays scandinaves (toujours prêt à se résoudre en lesive petite-bourgeoise, à fuir les difficultés, les douleurs de la création authentique pour se tourner vers le confort de «l'adaptation»). Au cours de l'histoire, peintres et poètes de ces pays sont venus prendre et apprendre chez les créateurs des autres nations, mais jamais, ils n'ont rendu, encore moins donné.

Nous savons que vous nous attendez; nous jetons par dessus bord nos vieux complexes d'infériorité. Nous sommes décidés à transformer le monde et à changer la vie; avec vous, nous jetons nos yeux dans la balance.

L'idéologie de l'art abstrait

Extraits du rapport de JACQUES HALPERN

... Vouloir, à la lumière du matérialisme dialectique et du matérialisme historique, faire cesser les sempiternelles emmerdes dont, au nom de l'Art, on nous abreuve, est nécessaire.

1910 est une date importante puisqu'elle marque l'arrivée de ce qui sera plus tard une nouvelle tendance: «l'art abstrait».

Kandinsky peint alors son premier tableau «abstrait», lié encore à la nature.

En 1911, en Allemagne, continuant ses recherches, Kandinsky atteint et peint ses premières œuvres dites «abstraites pures» («Circonscrit», aquarelle).

A partir de 1911, un peu partout, les tendances en «isme» se font jour:

le rayonnisme avec Larionov et Goncharova en Russie (1911),

l'orphisme avec Delaunay en France (1912),

le suprématisme de Maléwitch, le constructivisme de Tatlin en Russie (1913),

l'abstrait avec Magnelli, Herbin, Hélion etc. en France (1914).

Après avoir donné dans un expressionnisme abstrait, Van Doesburg arrive au néo-plasticisme et s'adresse aux formes géométriques, d'ailleurs précédé et influencé par Mondrian et Van der Leek en Hollande (1916). Van Doesburg, Van der Leek, Mondrian, Hurza et Van Tongerloo fondent le groupe «Stijl» à Leyde (1917, manifeste en 1918).

Van Doesburg et Mondrian en arrivent à l'utilisation des divisions mathématiques. L'on assiste à l'intrusion d'une méthodologie géométrique et mathématique tendant à un absolutisme et purisme spécifiquement idéalistes-spéculatifs (1919).

Néo-plasticiens et constructivistes se réunissent en 1932 dans «Abstraction-Création».

De 1932 à aujourd'hui la plus importante manifestation d'«art abstrait» fut le 1^{er} Salon des Réalités nouvelles en 1946, salon organisé à l'échelle internationale.

Avec l'abstrait, la négation de l'objet semble être une fin en soi. De la négation de l'objet à la négation de la matière le pas est facile à franchir. Ce «monde réel, naturaliste» nié il ne restait plus qu'à édifier un «monde nouveau».

Dans «Regard sur le Passé» Kandinsky écrit: «L'essence du spirituel, c'est-à-dire l'abstrait...». L'essence du spirituel? L'Esprit absolu. L'esprit absolu? Dieu.

Dans le même ouvrage, il s'exprime ainsi: «...ce n'est qu'à force de peines, d'efforts et d'essais que j'ai réussi à renverser le «Mur» de l'Art... J'entrais ainsi dans le vrai domaine de l'Art, qui est un domaine exclusif comme celui de la Nature, de la Science, de la Politique, etc., qui est régi par des lois qui lui sont propres et qui constitue avec tous les autres domaines, en dernier lieu, le grand Domaine Universel... Aujourd'hui, c'est le grand jour de l'une de ces Révélation de ce Domaine Universel; la Révélation des rapports de tous ces domaines entre eux... Ils appurent comme un éclair...

Avec Raymond Queneau

L'autre jour, j'ai passé Raymond QUENEAU à la question. Il savait et ses traits se tiraient comme les muscles par les cordes. Tout le temps qu'à duré l'interrogatoire, je me suis demandé s'il n'allait pas pousser un long hurlement : je crois que je l'ai touché à vif, il doit certainement m'en vouloir.

C'est qu'il s'agissait de la poésie, de la sienne, de la poésie. Il y a encore de bons esprits qui pensent de la poésie de QUENEAU qu'elle est simple jeu, amusement, rien d'autre; pour certains, elle est une « expérience » avec tout le froid d'un mot qui traîne avec lui des images de laboratoires blancs, rien d'autre. Ceux-là s'imaginent qu'il faut parler de l'âme — qui rime avec flamme — pour avoir chaud, se passionner. Ils croient aux seuls mystères qu'on leur a préparés; ils disent « mystère » comme on dit « minute papillon », et il n'y a pas plus de mystère qu'il n'y a de papillon. Il n'y a rien.

Lui, Queneau, il n'a pas de temps à perdre; il a bazardé une bonne fois les nuées; il est entré en contact avec l'inconnu, il l'a prié de retirer son chapeau pour commencer, pour lui apprendre à être poli, pour qu'il comprenne qu'on va faire connaissance, et à fond. Raymond QUENEAU est de plain-pied avec l'inconnu; sa lutte se déroule au cœur du réel. Plus que les autres il est menacé, comme le mineur du grisou quand le curé n'a rien à craindre de la croix.

L'expérience poétique est continuellement audacieuse; ceux qui la voient comme l'expérience du tournesol en classe de chimie se font de la réalité et de la poésie une idée aussi fausse que possible; ils rejoignent dans l'erreur, dans la dévoyance les poètes de l'encens et de la myrhe.

Oui, la constante de la poésie est la passion, mais entendue dans le sens de l'enthousiasme, non dans celui du sacrifice; ce n'est pas la passion qui se bat les flancs ou qui tombe sous le faix du Ciel; c'est la passion qui combat, aux prises avec le réel, et s'élève à hauteur d'homme.

Raymond QUENEAU savait sous la question parce qu'il y a plus de secrets dans la connaissance que de mystère sous une tiare.

Noël ARNAUD.

Cet éclair est l'enfant des sombres nuées qui obscurcissent le ciel de l'esprit... Ici commence la grande époque de l'Esprit : Père, Fils, Esprit...

« L'Art, continue Kandinsky, est pour beaucoup de points semblable à une religion... Son développement procède par illuminations soudaines... les illuminations éclairent d'une lumière aveuglante... de nouvelles vérités qui... ne sont que... la croissance organique de la sagesse première... Le Nouveau Testament serait-il possible sans l'Ancien? Pourrions-nous supposer notre temps au seuil de la troisième Révélation, si nous n'avions pas connu la deuxième? »

...Voilà qui désoculte ce « monde nouveau » et ses lois : la Révélation de l'Esprit. L'on comprend ainsi que ce monde n'ait rien à faire avec la réalité!

Auguste Herbin, lui, nie l'action que peuvent produire « en tant que réalités, les hommes, les blés, le soleil » et déclare même : « ... les hommes, les blés, le soleil, qui sont aussi inutiles aujourd'hui qu'ils ne l'étaient hier... » L'on pourrait se demander à juste titre pourquoi l'inutile M. Herbin peint encore et depuis si longtemps.

Mais il écrit un peu plus loin ces quelques mots qui sont pour le moins surprenants lorsqu'on songe à « l'inutilité de

l'homme » : « ... sacrifice accepté sans faiblesse... généreuse activité créatrice ».

Les peintres abstraits manquant, en général, d'une façon de voir objective et ayant de la réalité une idée métaphysique, se tournent vers le subjectivisme.

Leurs théories de l'universel, du cosmique ne sont que des théories subjectivistes de l'individuel. Ils ne sont en cela que les successeurs des impressionnistes, dont tout les efforts tendent à exprimer le désaccord entre le moi et le monde objectif (efforts, d'ailleurs, d'une très grande importance historique); comme les impressionnistes, c'est le désir de nous donner une vue personnelle, subjective du monde qui animent ces peintres.

Le mouvement abstrait n'est, somme toute, que le résidu du subjectivisme bourgeois du XIX^e et du début du XX^e siècle. Je dis résidu parce que, devant le danger de perdre l'objet, sous la forme du pouvoir économique, la classe dominante a procédé affolée, à un retour total vers la matière pour conserver et contrôler ses possessions.

Mais ce désir de subjectiver ne peut s'exprimer clairement, la situation actuelle de la bourgeoisie déterminant les abstraits à parler de « concret », de « réalités nouvelles ».

Ignorant la dialectique, ces peintres,

Etes-vous marié ?

Avez-vous des enfants ?

(Votre femme est-elle présente quand vous écrivez un poème ? et votre enfant ?)

Vous êtes-vous demandé pourquoi vous écrivez un poème ?

Faites-vous une différence (dans la création) entre vos romans et vos poèmes ? Laquelle ?

Pensez-vous atteindre avec les uns et les autres le même public ? Si non, pourquoi ?

Vos poèmes ressortissent-ils (exclusivement) à l'expérience ?

Contiennent-ils une part de lyrisme ? Où la situez-vous ? dans la création ou dans la délibération du poème ?

Pensez-vous — et voulez-vous — que le public soit conscient du caractère expérimental de votre poésie ?

D'une manière générale, estimez-vous que la poésie lyrique ait fait son temps ?

Considérez-vous que le surréalisme a servi à élaborer (à imposer) une nouvelle conception de la poésie, de son rôle ?

Vous semble-t-il que la poésie doive s'inclure dans une conception d'ensemble de la connaissance, dans un ensemble de moyens de connaissance, dans le matérialisme dialectique ? et qu'elle puisse devenir méthode expérimentale-scientifique, science ?

Dans quelle mesure pensez-vous qu'il est juste de parler de « commande sociale » ?

Pensez-vous qu'il existe (nécessairement) un art de propagande ? peut-il et doit-il être séparé de la recherche poétique ?

Le problème trouve-t-il à votre avis sa solution dans la distinction des plans (expérimentation de la part d'inconscience et de la part de conscience qui président à la création poétique) ?

pour la plupart, font de la psychologie une sauce spirituelle (parfois inconsciemment déguisée) dont ils arrosent copieusement leurs œuvres. Ils perdent de vue l'objectivité, leurs tableaux se fondent dans l'indéfinissable, ils surchauffent leur individualisme jusqu'à « l'âme » et leurs toiles ne sont plus dans l'ensemble, que les schémas sismographiques de cette « âme ». Elles ne sont plus que des « Monsieur Teste » (ouvrage dont le héros pense toujours sans que nous puissions savoir à quoi). A ce stade bourgeois de la pensée sans objet (dont la littérature valéryenne, précisément, semble être le chant du cygne), les abstraits répondent par une peinture sans objet.

Oui.

J'ai un enfant.

Je crois que c'est arrivé... oui, c'est arrivé... à la réflexion, j'en suis sûr.

Oui, mais très rarement.

Non, je ne fais pas de différence essentielle ni dans l'origine ni dans le but.

Beaucoup, quelques-uns entièrement.

J'écris des poèmes, je vois que les autres en écrivent et je reste confondu devant cette activité.

Oui, le surréalisme a permis une nouvelle conception de la poésie; d'une façon très confuse, mais c'est la première tentative depuis l'esthétique classique : il a dévoilé le caractère confondant de la poésie.

Le lyrisme exprime le comportement, mais ne le change pas : le langage doit transformer le comportement. Le rôle de la poésie, pour moi, aujourd'hui, est plutôt de changer le langage que d'exprimer des sentiments, mais il ne peut être question d'une poésie inhumaine : la poésie est faite par les hommes pour les hommes.

Les hommes ont créé le langage pour exprimer leurs souffrances. Les premiers mots, la première syntaxe, c'est un malade qui les inventa pour décrire son cas. La psychanalyse représente, en un sens, l'accomplissement de toute la médecine. Mais d'autre part, l'investigation scientifique des maux dispense le malade d'explications verbales superflues. Et, si le bonheur (confort, hygiène, moindre effort, etc.) gagne l'homme, il n'aura plus besoin de parler.

Propagande, expérience : il n'est pas sûr que la solution soit donnée d'avance.

D'autres mots, d'autres syntaxes : peut-être. Mais on peut toujours continuer la poésie : pour voir.

DANS L'ORDRE...

Dans une motion, le groupe surréaliste-révolutionnaire en France félicite les membres du groupe (professeurs, instituteurs, fonctionnaires...) qui ont pris une part active au mouvement gréviste, affirme sa volonté de lutter sur tous les plans avec la classe ouvrière et les intellectuels progressistes pour la défense des libertés démocratiques, et verse un premier don de solidarité de 2550 francs au Comité National de grève.

En Belgique, les surréalistes-révolutionnaires, dans le cadre de l'Amicale des Artistes communistes, ont fait don d'un tableau à la G.G.T. ou hébergent des enfants de grévistes français.

CORRESPONDANCE

A l'occasion de notre conférence, les différents groupes nationaux ont reçu de nombreuses marques d'intérêt et de sympathie :

René Char écrit à Yves Battistini : « Tu sais combien tes efforts et ceux de tes camarades dont Noël Arnaud sont fraternellement suivis par moi... C'est une façon d'exister que vous proposez et que vous défendez, peut-être à travers quelques-uns que vous aimez, dont je m'honore d'être, et ce contre les clowns, les pourrisseurs et les Saint-Just de pissotière... »

Arpad Mezei, un des fondateurs de l'École Européenne de Budapest, adresse à Christian Dotremont une étude très documentée sur la situation de l'art en Hongrie tandis que notre camarade Tibor Tardos nous informe des premiers succès du surréalisme-révolutionnaire dans ce pays.

Tristan Tzara et Georges Mounin adressent à Noël Arnaud les lettres suivantes :

Paris, le 23-10-47.

Mon cher ami,

Je vous remercie de votre invitation et j'ai été très touché par l'intérêt amical que vous attachez à ma présence à BRUXELLES. Malheureusement, le 30 octobre, une affaire pour moi importante me retient à PARIS. J'aurais été, sans cela, très certainement des vôtres, sinon pour participer à votre travail, du moins pour vous dire avec quelle sympathie j'en apprécie les fruits. Car il me semble que le courant que vous essayez de dégager des brouillards bretons n'aura son efficacité entière que dans la mesure où il sera une création des éléments jeunes fraîchement entrés dans la lutte. Mon attitude négative envers les surréalistes n'apporterait plus rien de nouveau au problème qui pour moi s'était posé dès 1934. Et votre effort de réactualisation est avant tout d'ordre constructif, aussi bien par les nouvelles valeurs que vous introduisez dans le débat, que par la reconnaissance du terrain réel où celui-ci doit s'engager.

Je vous prie, mon cher ami, de transmettre à tous vos amis mon salut fraternel.

Cordialement à vous,

Tristan TZARA.

Le 13-10-47.

Cher camarade,

Je suis désolé de ne pas pouvoir accepter votre invitation pour Bruxelles. Je suis attaché ici par un fil à la patte administratif incassable :

FRANCIS PONGE ET LE LANGAGE

Francis Ponge parle rarement d'un être (animal ou chose) sans le comparer à un autre sur lequel il prend appui pour définir le premier. C'est un travail de classification que celui de Ponge.

Le problème que nous nous posons est celui des relations qu'il y a entre les classifications pongéennes et le langage.

Ainsi, « cageot » est situé, par l'intermédiaire d'un jeu de mot, entre

prof. à l'E. N. d'instituteurs d'Aix.

Je le regrette beaucoup. Je crois que le problème de l'engagement, de la « commande sociale » commence à être mieux posé. Le rapport de Casanova me paraît sur bien des points un pas en avant. Je suis persuadé que votre exemple peut être capital : ne jamais transformer un débat sur un point d'esthétique en agression contre le marxisme tout entier, le parti tout entier, la politique du parti tout entière, voilà la bonne formule. Libre recherche et libre critique à l'intérieur de la reconnaissance du P. C. comme seule instance révolutionnaire. Le P. C. discutera d'autant plus posément, d'autant moins polémiquement les problèmes artistiques qu'il n'y sentira pas des prétextes à le mettre en question tout entier, ou même à le renier tout entier. Qu'on ne puisse jamais douter de notre fidélité politique, le reste nous sera donné par surcroît.

Je ne vous promets pas d'envoyer quelque chose au premier numéro de votre revue. Je travaille, je vais lentement, je n'écris que ce que j'ai besoin d'écrire. Mais je vous promets de vous envoyer tout ce qui pourra venir et vous servir.

Très fraternellement,

Georges MOUNIN.

EXTRAIT DE LA MOTION

prise le 12 novembre 1947

par le groupe en Belgique

Après avoir entendu le rapport de son secrétaire, Christian Dotremont, le groupe en Belgique, a concrétisé son accord dans une motion : il y approuve la Déclaration Internationale, il remercie les camarades étrangers qui ont participé à la Conférence, il exprime sa fierté d'avoir conquis par la netteté de ses positions et par sa vitalité la confiance du Parti.

Enfin, « il met en garde tous ceux qui s'intéressent de près ou de loin au surréalisme-révolutionnaire contre l'activité confusionnelle de Jean Seeger dont il a accepté la démission après avoir examiné en sa présence ses attitudes et voté une motion contre lui. »

cage et cachot. Le cageot tient phonétiquement et fonctionnellement, le milieu entre la cage et le cachot. On imagine une étymologie : cagechot ; par compression : cachot. Puisque le langage rend compte de la réalité en faisant du cageot un intermédiaire entre la cage et le cachot, cette référence du langage pour situer, pour définir un objet est ici très heureuse.

Le choix du second terme, le langage y préside souvent. Ponge semble persuadé, — paraît vouloir sembler persuadé que deux noms ne sauraient être voisins si ce qu'ils désignent n'était parent de quelque manière. « Au contraire des escarilles... les escargots... » Phonétiquement les escarilles et les escargots s'apparentent. Ponge devient soucieux ; comment se pourrait-il que rien ne corresponde dans la réalité à cette parenté phonétique ? Et Ponge réussit à les comparer ; il nous prouve qu'on peut les comparer : ils ont un genre de vie opposé : « Au contraire des escarilles qui sont les hôtes des cendres chaudes, les escargots aiment la terre humide ». La réussite de Ponge, c'est d'avoir comparé deux existants (différents au point que rien n'aurait pu faire qu'ils soient comparés, s'ils n'avaient eu des noms voisins) et d'avoir trouvé un fondement à cette comparaison issue du langage.

Parfois c'est le contraire qui arrive : à l'origine de la comparaison on rencontre une propriété, un comportement communs ; et, finalement, cette propriété commune, Ponge réussit à prouver qu'elle peut s'exprimer subtilement par un jeu de mots. Ainsi l'orange et l'éponge. Ce qui les rapproche, nous apprend Ponge, c'est « une aspiration à reprendre contenance après avoir subi l'épreuve de l'expression ». Cela est admirable. Reprendre contenance est bien dit. Reprendre contenance doit être pris ici au sens propre, puisque ce qu'elles aspirent à reprendre, c'est la capacité d'avoir un contenu. Reprendre contenance doit être pris aussi au figuré : reprendre contenance après avoir subi une épreuve, n'est-ce pas reprendre l'allure, la forme qu'on avait avant l'épreuve ? Et l'orange, et l'éponge n'est-ce pas ce qu'elles font ? Elles reprennent leur allure, leur forme d'avant l'épreuve. Il se trouve donc, que lorsqu'elles reprennent leur allure, lorsqu'elles reprennent contenance ce que l'orange et l'éponge retrouvent c'est

INSCRIPTIONS

Le bourreau met son pain sur le ventre.

*

O mes fils, le monde où j'ai vécu était inhabitable.

*

La plus forte alliée de la bourgeoisie est la bêtise : la sienne et celle de ses esclaves.

*

L'action de notre ennemi tend aussi bien à nous transformer à son image qu'à son profit.

*

Raymond Roussel, le révolutionnant.

Arthur Rimbaud, le révolutionné.

René Ghil, le révolutionnaire.

Petrus Borel, le révolté.

Alfred Jarry, la révolution.

*

L'univers : centre de lui-même.

*

Qui frappe d'un couteau n'est point pour autant armurier.

*

Et quelle fin n'est pas un moyen ?

*

Il vous donne un semblant de bonheur pour que vous ne songiez pas à être heureux.

Je vous rends malheureux pour que vous ne supportiez plus de l'être.

*

N'ayez ni la foi ni l'espoir mais une connaissance juste du jeu des probabilités. Louis Scutenaire.

justement la propriété d'avoir un contenu, c'est justement leur contenance. Après avoir subi l'épreuve de l'expression, l'orange, comme l'éponge, aspire à reprendre contenance au sens propre et au sens figuré.

Et ce qui sépare l'orange de l'éponge arrive à temps : on cessait de comprendre pourquoi, malgré leur ressemblance, il ne nous arrivait jamais de les confondre, même en rêve : Alors que l'éponge tout entière, reprend contenance, seule l'écorce de l'orange reprend contenance. Ou si l'on préfère : l'éponge reprend contenance au propre et au figuré, l'orange ne le reprend qu'au figuré ; « où l'éponge réussit toujours, l'orange (ne réussit) jamais ». Là encore mais plus mystérieusement, c'est au niveau du langage que l'orange se distingue le plus nettement de l'éponge. Peut-être faudrait-il dire : c'est (seulement) au niveau du langage que l'orange et l'éponge se distinguent nettement.

Pierre DUMAYET.

Le 4-6-47.

DECLARATION DU GROUPE RA

Extraits de la déclaration prononcée par ZDENEK LORENC

Il y a déjà plus de deux ans, camarades, que le surréalisme se trouve dans la plus épaisse des confusions. Mais l'activité des surréalistes-révolutionnaires, dont nous avons pris connaissance il n'y a que quelques semaines, a clairement divisé les deux tendances fondamentales. C'est pour nous une satisfaction en même temps qu'une surprise : dans les manifestes des surréalistes-révolutionnaires de Belgique nous avons trouvé les conclusions auxquelles nous sommes nous-mêmes de notre côté, arrivés.

Nous ne pourrions pas préciser dans les détails — comme nous voudrions le faire — notre accord avec vous, et d'abord pour des raisons « techniques » si je puis dire : nous ne sommes guère informés — et comment le serions-nous ? — de l'activité de Breton et de son groupe depuis 1943, ni de l'activité pratique des surréalistes-révolutionnaires, ce qui ne nous empêche pas d'avoir devant ceux-ci seulement une attitude positive.

Notre travail à nous, c'est essentiellement un travail pictural et poétique. Nous nous sommes rencontrés et liés pendant l'occupation nazie, et nous avons fondé immédiatement après le bouleversement de 1945 le groupe Ra, remplaçant ainsi, sans d'ailleurs le vouloir, le vieux groupe surréaliste qui s'était délabré.

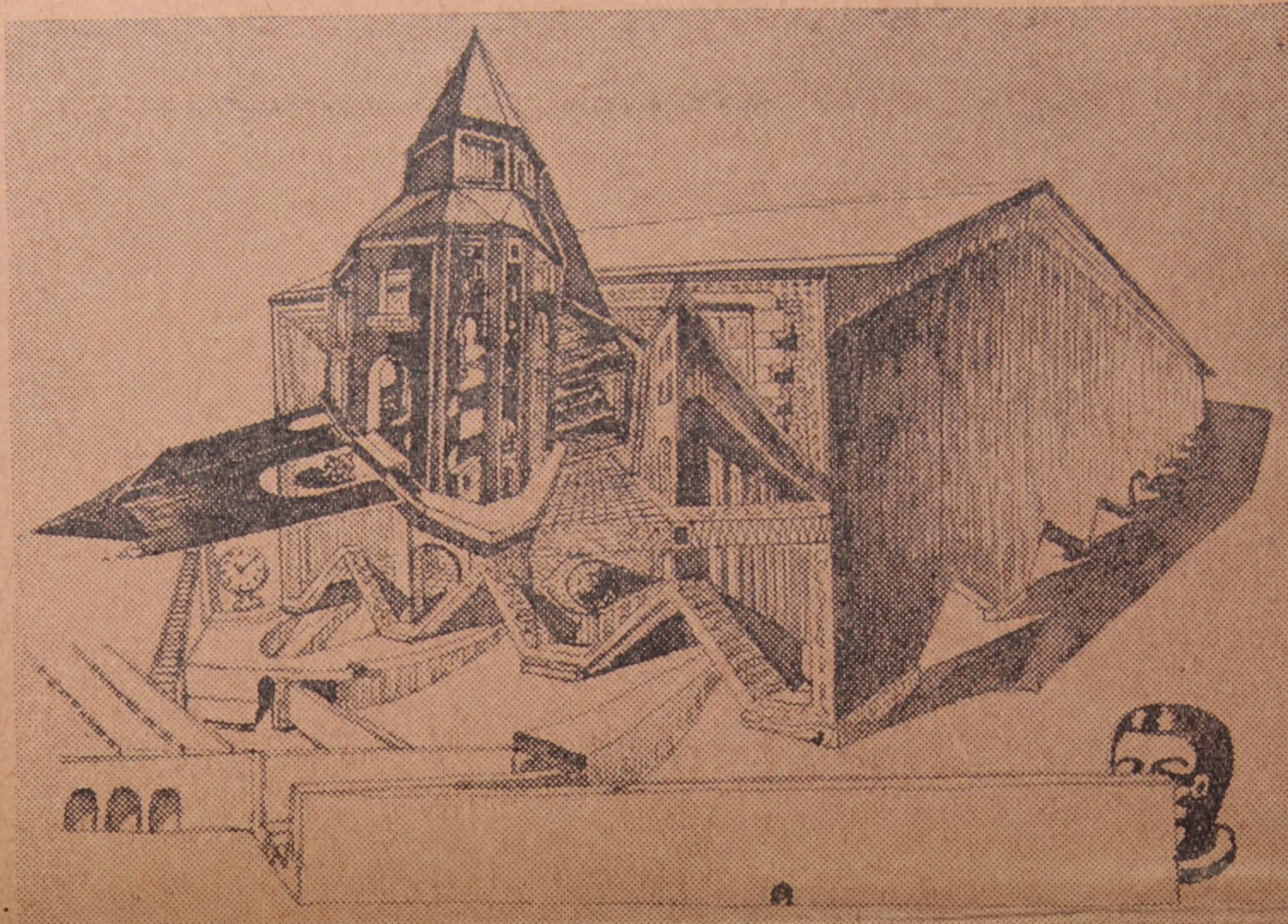
Le terrain sur lequel nous sommes à l'œuvre est sans doute, et restera le terrain surréaliste. Mais, cependant, nous n'avons pas l'intention de proclamer que nous sommes surréalistes ou que nous ne le sommes pas. L'idée surréaliste est de-

venue, pendant et après la guerre, tellement obscure — à cause de Breton — que le problème ne pouvait même pas se poser pour nous. Nous nous gardions même de prendre à tout prix, dans une douteuse aspiration, les routes déjà prises. Nous sommes allés où le terrain nous semblait être fécond. Et nous nous sommes trouvés où nous sommes.

A l'occasion de la première exposition du groupe Ra (au début de 1947) nous déclarions : « Aujourd'hui, si l'on entend par surréalisme le mouvement artistique étroit qui imite le *surréalisme* tel que nous le connaissons depuis 1938, nous ne sommes pas surréalistes. » Cependant, nous accentuons notre scepticisme pour la valeur absolue de l'automatisme, notre suspicion pour des thèses a priori posées... Nous étions et nous sommes, jusqu'aujourd'hui, des praticiens plutôt que des théoriciens.

Notre base est le matérialisme-dialectique. Nous sommes marxistes, communistes. Nous nous trouvons dans un pays qui s'avance vers le socialisme — et c'est un fait très important, car notre position et notre rôle sont différents de la position et du rôle de nos camarades belges et français — et il est d'autant plus clair qu'il nous faut activer notre travail pour qu'il ne se noie pas dans le labyrinthe des destructions que cette guerre a produites. Nous osons, dans ce sens, être des dialecticiens assez conséquents pour nier si son évolution nous y contraint, le surréalisme.

... Parce que nous sommes commu-



Paul Bourgoignie

BERCHTESGADEN

nistes, la lutte politique et sociale est pour nous primordiale. Nous ne pouvons pas et nous ne voulons pas nous enlever à cette lutte, à la lutte révolutionnaire, qui n'est pas terminée. Nous y insistons encore une fois : la situation politique et donc, en partie, la situation artistique n'est pas la même en Tchécoslovaquie et en Occident : le rapport des forces politiques et économiques avec les forces culturelles est tout à fait autre. Chez vous, pour parler grossièrement, le rôle de celles-ci est destructeur, chez nous il est constructif (chez nous, le Parti Communiste est le parti le plus fort, le parti gouvernemental, chez vous, c'est un parti de l'opposition).

... La pratique quotidienne nous force à confronter le révolutionnarisme du surréalisme avec les phases concrètes de la vie politique, économique, et même intellectuelle. Nous sommes persuadés que le révolutionnaire

risme politique et artistique sont directement proportionnés.

... A elle seule l'invitation à cette conférence est l'indice d'un travail sérieux. L'esprit du véritable internationalisme est pour nous naturel... Nous saluons cordialement l'effort qui vise à préciser les découvertes acquises et à dévoiler, à exterminer la mythologie surréaliste pour évoluer vers de nouvelles conquêtes. Nous sommes en lutte contre les mythes, contre la morale contre-révolutionnaire de la société bourgeoise dans des conditions un peu plus favorables que les vôtres... Nous voulons comme vous être les instruments de la transformation de la société afin que l'homme sorte de la crise qui l'a précipité dans le scepticisme.

Le groupe Ra attend avec confiance les résultats de la première Conférence Internationale du Surréalisme-Révolutionnaire et la salue fraternellement.

VOUS NE BAFUILLEREZ PLUS
VOUS LIREZ

LE SURREALISME REVOLUTIONNAIRE

Revue internationale bimestrielle publiée par le Bureau International du Surréalisme-Révolutionnaire.

Secrétaire de Rédaction : Noël ARNAUD
18, rue Mesnil, Paris 16^e

Déposit. génér. : Intercontinentale du Livre
218, Boulevard Raspail, Paris 14^e

LA REVUE LA PLUS VIVANTE DU MONDE

EN JANVIER, FEVRIER, MARS
A PARIS
puis à LYON, MARSEILLE, etc...

Qu'est-ce que le surréalisme
révolutionnaire ?

CYCLE DE CINQ CONFERENCES PAR

Noël ARNAUD, Max BUCAILLE, Raymond DAUSSY, Christian DOTREMONT, Jacques HALPERN, Edouard JAGUER, Lucien JUSTET, Jacques KOBER, Jean LAUDE, René PASSERON

avec présentation de films et de tableaux.